

XYZ. La revue de la nouvelle

Colères!

Diane-Monique Daviau



Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3889ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1993). Colères! XYZ. *La revue de la nouvelle*, (34), 5-8.

COLÈRES !

DIANE-MONIQUE DAVIAU

*À la mémoire de ma mère.
À la mémoire de Jean Bureau.
Et à tous ceux à qui ils manquent...*

On ne pouvait pas toucher les fruits. On n'avait pas le droit de goûter non plus. Quand on voulait acheter, on pouvait simplement dire « Un kilo de cerises, s'il vous plaît » ou « Un kilo d'abricots, s'il vous plaît ». Ou plus exactement : « *Ein Kilo Kirschen, bitte! Ein Kilo Aprikosen, bitte!* »

Il n'était pas possible d'avancer tout simplement la main vers les pommes ou les poires, de poser sa main sur l'une d'elles, d'arrondir ses doigts tout autour, de soulever ainsi le fruit, de faire pivoter sa main avec la poire au creux de cette main totalement inoffensive pourtant pour simplement regarder l'autre côté du fruit.

Non. Goûter, toucher : strictement interdits.

Depuis que je m'étais fait rabrouer — assez brutalement, d'ailleurs —, devant les éventaires des marchands de fruits et de légumes, je restais bouche bée. Attirée de loin par toutes ces couleurs et ces odeurs, je finissais toujours par m'approcher, par m'arrêter, mais une fois là, à quelques centimètres de tous ces fruits défendus, on aurait dit que je figeais sur place. Acheter des fruits sans les choisir moi-même, je n'arrivais pas à m'y faire. Je m'arrêtais, je regardais, des yeux je dévorais ces fruits, mais la plupart du temps je n'allais pas plus loin. Je ne voulais plus qu'on m'engueule. Et comme chaque fois j'avais le réflexe de tendre la main, comme je n'arrivais pas à faire entrer ça dans ma tête, je préférais en rester là.

D'ailleurs, chaque fois que j'avais succombé et que j'avais fini par acheter des fruits sans avoir pu les choisir, je l'avais amèrement regretté. Dans le cornet de papier brun rosé qu'on m'avait remis en échange de mes pièces de monnaie, je découvrais infailliblement, dès que j'y plongeais la main, les moins belles cerises, les moins beaux abricots de tout l'étalage. Chaque fois la déception, la frustration. Les fruits que je portais à ma bouche, finalement je ne les déposais même pas sur ma langue, j'interrompais le geste en chemin, j'avais presque toujours envie de les mettre carrément à la poubelle, les fruits, de les jeter dans la rue, de les lancer contre un mur, tiens ! Ramollis, tachés, gâtés qu'ils étaient, les fruits qu'on n'avait pas le droit de toucher.

Alors on tremblait un peu, les lèvres, surtout, qu'on finissait par mordre pour ne pas pleurer tellement on en avait marre et tellement on s'ennuyait des fruits de chez soi, des pommes, surtout, les rouges qui sont un peu sucrées et qu'on trouve si rarement là-bas... Ça nous manquait. C'est fou ce que ça nous manquait ! On avait quinze ans, seize ans, peut-être, on passait l'été chez les Allemands, on y était depuis bientôt quatre mois, et depuis bientôt quatre mois on n'avait jamais le droit de toucher les fruits. Mais on ne disait rien. On était très jeune et on était très doux. C'était un peu avant mai 68, on était venu voir ce qui se passait, on était plein de bonne foi, on était plein de douceur, on se demandait si on pourrait vivre dans une commune, on venait de loin et parfois on avait un peu peur. On se taisait sans arrêt, on se taisait depuis toujours, d'ailleurs, on en avait l'habitude, on était poli, on était timide, et quand on avait trop de peine ou quelque chose en soi qui ressemblait à de la rage, on prenait une guitare ou un stylo ou de l'aquarelle et on créait quelque chose. C'est ça qu'on faisait chaque fois, depuis toujours. Jamais un mot plus haut que l'autre. Tout en dedans. Et de la musique, des poèmes, des dessins.

On regardait, on écoutait. On faisait des efforts furieux pour comprendre la vie, les gens, le sens des choses et là, chez les Allemands, cet été-là, on essayait aussi de saisir le sens des sons

qu'on entendait et qui étaient censés être des mots. C'est tout ce qu'on pouvait faire, bien regarder, bien écouter, parce que les mots non plus, on n'arrivait pas à se les mettre en bouche, les mots qui n'étaient pas allemands, comme on s'y était attendu, mais bien plutôt bavarois, et puis, ailleurs, souabes, et puis berlinois, des mots étrangers terriblement étranges qui avaient bien peu à voir avec ceux qu'on avait appris, des mots dont les angles, les longueurs, les aspérités et les accents n'arrivaient pas à se frayer un chemin jusque dans nos bouches, pourtant affamées, et souvent béantes.

Alors on restait à l'écart. On était toujours à l'écart. Comme écartés du revers de la main, constamment.

Mais un jour, il y eut des pommes rouges, à tous les coins de rue, tous les étalages, des pommes de chez nous, tellement attirantes que je ne pus résister, je m'approchai et je balbutiai que... que j'aurais voulu des pommes, mais j'aurais voulu les choisir un peu parce que ces pommes-là étaient mes préférées et j'aurais bien aimé en avoir deux, trois très très belles, comme celle-là, peut-être, mais j'aurais voulu d'abord... est-ce que je pourrais, s'il vous plaît...

Mais on ne pouvait pas, non non, on ne pouvait pas. (*Nein! Nicht anfassen! Verboten!*)

Alors je serrai les poings, je me mordis les lèvres et j'en achetai trois kilos, comme ça sans réfléchir, je ne sais pas pourquoi, trois, c'était peut-être comme un chiffre magique, comme si, avec trois kilos, j'étais certaine d'en avoir au moins une qui serait vraiment belle, une McIntosh complètement rouge, bien ferme, juteuse...

Tout en marchant vers l'abribus, je défis l'emballage et plongeai la main dans mes trois kilos de pommes. À tâtons, j'essayai de trouver la plus grosse, puis je la frottai deux, trois fois sur mes blue-jeans et en tremblant un peu je portai bientôt à ma bouche le fruit dont je rêvais depuis des mois. Et au moment où mes dents allaient transpercer la peau et faire éclater la chair du fruit et en faire gicler le jus, au moment où mes dents touchèrent la pelure, je vis que le fruit, à cet endroit précis, était meurtri, et alors ça

monta en moi, un épouvantable rugissement, et sans savoir d'où ça venait, d'où ça pouvait venir, tout ça, je me mis à rugir et à hurler des mots comme si je n'avais dit que ces mots-là toute ma vie, en trois secondes j'étais à nouveau devant le marchand de fruits et je hurlais « *Du Schweinehund! Du Arschloch!* » et je mordais dans les mots comme dans des fruits et je les lui recrachais au visage: « *Du Arschloch! Du Schweinehund! Du Scheißker!* »

Et plus je hurlais ces mots étrangers, plus j'avais un goût de sang dans la bouche qui me rappelait quelque chose comme une vie déjà vécue, une langue apprise dans la peine et les interdictions, une rage continuellement ravalée qui tout à coup me remontait dans la gorge, giclait et éclaboussait tout autour de moi, l'éventaire que je renversai comme un jeu de légos, les pyramides de fruits qui s'effondraient, les fruits qui déboulaient dans toutes les directions et que j'écrasais et piétinais et écrabouillais...

Bien sûr je me retrouvai au commissariat de police et bien sûr je ne pus expliquer clairement la raison de mon geste, mais ça, ce n'est pas très important, ce qui est important, c'est que depuis ce jour-là je fais des colères, je suis tout à fait capable de me mettre en colère et de hurler ma rage et ma peine, mais la colère, chaque fois, jaillit exclusivement en allemand, je connais tous les jurons, même les pires, et je ne sais pas d'où ça vient, tout ça, parce qu'il paraît que je jure et injurie les gens très précisément en dialecte brandebourgeois, que je ne connais pas.

XYZ



*Les meilleurs textes
du concours*
MILLEFEUILLE

14,95 \$ • 120 p.

XYZ
éditeur